



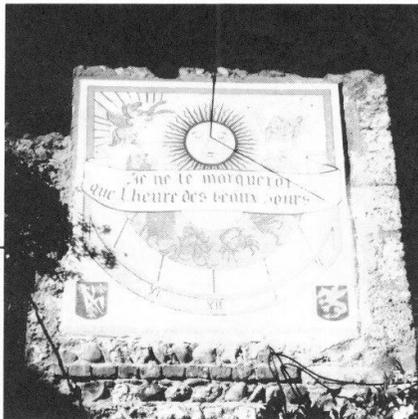
1923

CONSTANTINE LYCÉE DE GARÇONS 1922-23 - 6^{ÈME}

*Noms et photo parus dans les
'Bahuts du Rhumel'
n° 17 de janvier 1998
(à voir en page 2) et fournis
par Raymond FILHOL*

*Des prénoms retrouvés,
ces corrections, veuillez bien
utiliser la fenêtre 'Commentaire'
en bas de page.*

- 4ème rang en haut: 1. DAMIÈRE - 2. Roger CLOUET - 3. Paul ou Roland ADDA - 4. BÉGHAIN - 5. BEL - 6. DANIEL -
7. Henri BOUBLI - 8. CALLÉJA - 9. Georges BARKATZ - 10. JAULIN - 11. TISSIER
- 3ème rang : 1. MIGUÉRES - 2. Marceau ZINAT - 3. Paul ou Roland ADDA - 4. Edward CONSTANT ou Robert CONTANT - 5. DOLLÉ -
6. STALETTI - 7. SIDOUN - 8. BARKATZ - 9. VIEUX - 10. BENMATI
- 2ème rang : 1. BENELMADJAT - 2. LIVIE - 3. COHEN - 4. BOURRUT - 5. Leopold COHEN-TENOUDJI - 6. POMME -
7. Georges BOLDODUC - 8. RENUCCI - 9. GORMAND
- 1er rang en bas : 1. RONDENAY - 2. DAMAS - 3. BERTIAULT - 4. Jacques MASSELOT - 5. FIGARELLA -
6. REYGASSE - 7. Albert RAYNAUD - 8. COHEN - 9. Raymond FILHOL



ASSEMBLÉE AU SOMMET

Lyon du quotidien: confluent de la douce Saône et du Rhône majestueux.

Lyon du samedi 4 octobre 1997: confluent de Laveran et Amale, ALYCéennes et ALY-Céens du Rocher, venus de ce qu'il est convenu (par qui?) de nommer "les quatre coins de l'Hexagone"; d'Helvétie aussi, et du très insulaire United Kingdom...

La capitale des Gaules a hissé son grand pavais aux couleurs (passées depuis) de l'été indien, le mistral ayant assuré la toilette d'un ciel à la réputation quelque peu cotonneuse.

Réunion au sommet oblige, on jouit d'une vue panoramique circulaire, à ce trente-deuxième étage de la tour du Crédit Lyonnais, à laquelle sa

skycraperienne émergence et son sommet conique ont fait attribuer un sobriquet expressif: "Le Crayon".

C'est donc le-haut, presque au septième ciel, dans la salle "Confluent" au nom symbolique, que se déroule cette assemblée générale 1997, chapeauté elle-même par les 87 printemps indiens de l'ami Raymond Filhol qui fut potache en sixième à la rentrée scolaire de 1922.

Où êtes-vous, tables garnies de graffiti et chaises usées par les fonds de culotte (jupes et blouses itou) de nos vieux bahuts ciréens?... La "classe" réunie face à Jean Malpel dispose d'élégants sièges aux assises et dossiers à fond de



"Je ne te marquerai que l'heure des beaux jours", annonce le cadran solaire de Péruges (photo Betty Philipp). Et il n'y eut que de beaux jours et de belles heures, les 4, 5 et 6 octobre, lors de nos journées lyonnaises, avec une assemblée générale pleine de jeunesse, à l'image du grand Ancien, Raymond Filhol, au premier plan sur la vue générale de la salle, prise par Michel Sadeler.

N° 17 JANVIER 1998

les bahuts du rhumel

ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

LA LANGUE ARABE, LA RUE ET LE BAHUT DANS MA VIE

Je suis née à Souk-Ahras le 27 juillet 1911, et, à cette époque, mes parents étaient logés dans un immeuble qui n'était séparé de la mosquée que par une rue large de sept à huit mètres.

Aussi, dès le berceau et dès que mes oreilles purent percevoir des bruits, les premiers sons que j'ai entendus, en même temps que les gentilles dîtes par mes parents, ont été ceux de l'appel à la prière que le muezzin de la mosquée lançait dans l'air, du haut du minaret, cinq fois par jour, suivant les prescriptions de l'Islam.

Vous allez en rire, mais je crois fermement qu'avec le temps (j'ai grandi dans cet appartement jusqu'à l'âge d'entrer au lycée), il s'est fait peu à peu une communication subtile entre la langue arabe et mon intelligence.

Ajoutez à cela que, dans la rue où j'allais jouer, mes petits compagnons de jeu

furent tous des yaoulidi habitant, avec leurs parents, dans des maisons faisant suite à celle où nous vivions; il est donc inutile de préciser que nos échanges verbaux, surtout dans le domaine des insultes, se faisaient toujours en arabe.

Arrivant au lycée en 1922, j'avais donc déjà un certain bagage dans la langue du prophète Mohamed.

Cela étant, quand M. le professeur Calot, nous ayant accueilli dans son bureau, ma mère et moi, demanda quelle langue vivante je voulais étudier, ma mère répondit sans hésiter: «L'arabe».

● Suite pages centrales

MIXITÉ

À la dernière page du numéro 12 des "Bahuts du Rhumel", on voit la photographie de la porte donnant accès au petit lycée de garçons.

C'est par cette porte qu'en 1939, lorsque débuta la guerre, tout le lycée de jeunes filles dut aller s'entasser chez les garçons.

Le premier jour, la cour du grand lycée et celle du petit se trouvèrent soigneusement séparées par une grille... Mais voilà que les surveillantes et les surveillants ne purent empêcher les filles et les garçons d'accourir à ces barreaux, pour échanger des conversations.

Le résultat ne se fit pas attendre: dès le lendemain, la grille fut couverte de planches très solidement clouées.

De la même façon, chaque fois que la chose fut réalisable, des salles de classe furent coupées en deux par une cloison...

Et voici que, le jour de la composition, notre professeur de français, Mlle Buono, fut très étonnée de trouver beaucoup de formules chimiques dans les copies... venues du cours - masculin - de chimie qui s'était donné, au même moment, de l'autre côté de la cloison.

S.G.

LYCÉENNES

Aviez-vous vu, dans Constantine, Ces belles au regard si doux, Dont la chevelure est divine Et dont la naissante poitrine Fait cligner bien des yeux jaloux ?

Elles ont des airs de déesse Et, comme le ciel leur fit don De la grâce et de la tendresse, Elles se prosternent sans cesse Devant l'autel de Cupidon.

Les lycéennes sont charmantes Pour bien des galants, mais pourquoi Ces gracieuses élégantes Sont-elles tristes et méchantes Pour les potaches comme moi ?

Si mes souvenirs sont fidèles, Je sais qu'un dimanche matin, Courageusement, l'une d'elles Me fit voir trente-six chandelles Du revers de sa blanche main.

Qu'avais-je fait, mademoiselle, Pour ainsi vous scandaliser ?... Ah ! Je vois : vous êtes si belle Que, ce matin-là, j'eus le zèle De vous dérober un baiser...

Et-ce donc mal, quand on courtise Une jeune fille aux yeux bleus ? Et, d'ailleurs, il faut que je dise Qu'une fois, je vous ai surprise Au square, avec un amoureux.

Hélas ! Je n'ai rien dit, mon ange, En vous voyant sur ses genoux, Car cela n'était pas étrange Que tous deux vous fissiez l'échange De baisers bien longs et bien doux.

Celui qui fit votre conquête, Mignonne, était pourtant bien laid : Il était maigre, long, noir, bête Et quelques poils roux, sur sa tête, Se dressaient quand le vent soufflait...

Jean ALESSANDRI (1921)



Classe de sixième en 1922-1923. De gauche à droite et de haut en bas: Darnière, Clouet, Adda, Béghain, Bel, Daniel, Bouhli, Calleja, G.Barkatz, Jaulin, Tissier, puis Miguères, Zinat, Adda, Contant, Dollé, Staletti, Sidoun, Barkatz, Vieux, Benmati, puis Benelmadjat, Livie, Cohen, Bourrut, Cohen Tenoudji, Pomme, Boldoduc, Renucci, Gormand; puis Rondeny, Damas, Berthiault, Masselot, Figarella, Reygasse, Reynaud, Cohen, Filhol.

LA LANGUE ARABE, LA RUE ET LE BAHUT DANS MA VIE

● Suite de la page 1

Et c'est ainsi que, sous la direction de mon premier professeur d'arabe, M. Lentin, j'ai commencé à compléter la science que j'avais précédemment acquise dans la rue.

Il faut préciser que, pendant les deux premières années, en sixième et en cinquième, le programme s'en tenait à l'étude de l'arabe dialectal, c'est-à-dire celui qui était parlé autour de nous par nos voisins et amis.

Cette étude portait surtout sur la conversation courante, avec quelques notions de grammaire: conjugaisons, pronoms divers, calcul, etc.

M. Lentin était un charmant homme, qui savait distraire sa classe tout en lui inculquant les éléments nécessaires. Il était très strict dans la tenue des cahiers, et quand il donnait des leçons à apprendre, il avait une manière très personnelle d'indiquer la date des jours où il nous interrogerait.

Il avait aussi l'habitude, quand un élève avait obtenu sa permission de quitter la classe à cause d'un besoin pressant, de lui poser, au retour, en arabe naturellement, la question: «T'es-tu bien soulagé?» et, suivant la réponse, il louait Dieu (toujours en arabe)... et il ajoutait

en s'adressant à toute la classe: «Il aime sa mère et il pleure aux enterrements.»

Toute la classe pouffait alors de rire, mais le sérieux revenait très vite.

Il avait aussi la manie de venir essuyer sa main blanche de craie, quand il avait fini d'écrire au tableau, sur les cheveux de l'élève qui était le plus proche de lui.

Enfin, il ne manquait jamais l'occasion de dire une plaisanterie.

En quatrième, commencèrent les cours d'arabe littéraire. Cela devenait sérieux car il s'agissait d'une tout autre technique que celle que nous avions pratiquée auparavant.

En effet, nous avions à apprendre des règles de grammaire très exigeantes: la syntaxe, la place des mots dans la phrase faisaient qu'ils étaient affectés d'une nouvelle voyelle différente suivant qu'ils étaient sujet ou complément direct ou indirect.

En fait, nous étions en présence d'une langue entièrement nouvelle pour nous, et il fallait donc se perfectionner dans son apprentissage.

Nous étions aidés dans cette tâche par M. Gourliou, auteur d'une grammaire tout à fait remarquable, et sa pédagogie était d'un grand secours dans nos études.

Il était plus âgé que M. Lentin, d'une belle stature, avec

un visage barré d'une magnifique moustache bien blanche qui convenait parfaitement au sérieux du personnage.

Un troisième professeur d'arabe, M. Hamouche, succéda à M. Gourliou, mais je ne l'ai pas suffisamment connu pour pouvoir en parler; d'autres camarades plus jeunes que moi le feront peut-être...

En ce qui me concerne, je faisais le maximum pour progresser, mais je ne me doutais pas, alors, que les efforts que j'accomplissais seraient récompensés un jour.

En effet, après diverses péripéties et une année terminée sans succès à la faculté de Droit à Paris, je revins à Alger pour reprendre les cours de Droit.

Me promenant un jour rue d'Isly, je reconnus de loin, parmi la foule, mon vieux camarade Gaston Soulié, que j'avais perdu de vue depuis que nous avions quitté tous deux le lycée de Constantine.

Il était en uniforme militaire et coiffé d'un magnifique képi avec bandeau de velours bleu-roul éblouissant.

Après de chaleureuses accolades, il m'apprit qu'il avait passé le concours que l'on appelait à l'époque, «concours des interprètes militaires de langue arabe».

Il commençait ainsi une carrière militaire qui devait se terminer pour lui, après son passage dans la Diplomatie, comme ambassadeur de France à Djeddah, en Arabie Saoudite.

Après m'être enquis des conditions d'accès au concours, je fis le nécessaire pour être admis à postuler, et je fus reçu en mars 1933, pour entrer dans une carrière militaire que je suivis jusqu'en 1958, grâce à mes connaissances en langue arabe, auxquelles s'ajoutèrent, pendant un séjour de onze ans au Maroc, l'apprentissage des dialectes berbères.

À l'heure où je dresse le bilan de mon existence, je me félicite du choix fait après ma rencontre avec Soulié, car j'ai fait un métier passionnant, surtout à travers l'Afrique du Nord, pour terminer comme professeur d'arabe à l'École d'application de l'Infanterie quand elle était encore à Saint-Maixent.

Raymond FILHOL.

Commandant honoraire
Officier de la Légion d'honneur
Croix de guerre 39-45
Croix de la Valeur militaire
avec palme
Officier d'académie
et autres ordres.